

Ce fut l'affaire de cinq minutes.

Et un instant après, madame Lovasseur, de retour près de sa fille, lui apprenait la partie de plaisir qu'elle venait de décider pour elle.

Gabrielle eut une joie d'enfant, et sa mère l'ayant laissée libre de choisir son restaurant, on se rendit à la Maison-d'Or.

Le repas fut très-gai, au moins pour la mère et la fille, car le colonel était grave et souvent même absorbé au point de ne pas répondre quand on lui adressait la parole.

En revanche, il buvait beaucoup et prit une forte dose d'eau-de-vie après son café.

—Maintenant, s'écria Gabrielle toute joyeuse, nous allons à la campagne, n'est-ce pas ?

—N'est-ce pas convenu ? dit sa mère.

—Et en voiture ?

—Oh ! la charmante soirée que nous allons passer.

Et se tournant vers Legrand :

—Mais riez donc, colonel ; vous avez l'air sinistre.

Legrand frissonna.

Mais se remettant tout à coup :

—Mais pas du tout, je suis très-gai, très-gai, dit-il en se frottant les mains.

Gabrielle était pressée de respirer le grand air ; on quitta donc bien vite le restaurant pour remonter en fiacre.

Au bout d'une demi-heure, on roulait sur la route de Saint-Ouen.

—La nuit était complète.

Le ciel était couvert et sans lune.

—Voilà le moment critique, pensa Pierre Bidot, quand il vit se dresser vaguement à sa gauche le cabaret de Jean Rabasse.

Il se retourna pour s'assurer, du haut de son siège, qu'il n'y avait rien d'inquiétant sur la route.

Rien qu'une voiture à cinquante pas de la sienne.

Quand il eut tourné le sentier qui conduisait au cabaret, il se pencha pour voir si cette voiture le suivait.

Elle passait tout droit.

Bientôt il s'arrêtait à l'établissement de Jean Rabasse.

—Où diable cet animal de cocher nous a-t-il conduits ? s'écria le colonel.

Et mettant la tête à la portière :

—Où sommes-nous donc, cocher ?

—Je ne m'y reconnais plus, bourgeois.

—Qui vous empêche d'avancer ?

—Pas moyen de faire un pas de plus, bourgeois, je suis embourbé.

—Nous ne pouvons pourtant pas rester là.

—Je vais voir dans ce cabaret si quelqu'un ne pourrait pas me donner un coup de main.

Il descendit de son siège et entra chez Jean Rabasse, conformément au plan arrêté d'avance entre lui et Legrand.

Deux minutes après, un homme se montra au seuil du cabaret.

C'était Jean Rabasse.

—Colonel, cria-t-il, si vous vouliez entrer un instant avec votre société, nous pourrions désembourber votre fiacre.

—Allons, il le faut bien, répondit Legrand avec humeur.

Il ouvrit la portière, sauta à terre et offrit sa main à madame Lovasseur en lui disant :

—Entrons un instant, madame, ce sera sans doute l'affaire de cinq minutes.

—C'est bien contrariant, dit celle-ci.

L'aspect du cabaret lui semblait peu engageant.

—Au contraire, c'est très-amusant, s'écria joyeusement Gabrielle en sautant de la voiture après sa mère.

Et on se dirigea vers le cabaret.

—Colonel, dit Jean Rabasse, votre cocher voudrait d'abord vous dire deux mots, mais à vous seul.

—Je reviens vous prendre à l'instant, mesdames, dit Legrand.

Il entra, suivi de Jean Rabasse, pendant que la mère et la fille attendaient sur le seuil.

II

BATAILLE

Un assez long temps s'était écoulé, et madame Lovasseur n'avait vu reparaitre ni le colonel Beck ni le cocher de fiacre.

Et depuis qu'elle était là avec sa fille, sur le seuil de ce sinistre cabaret, elle voyait passer et repasser à quelques pas d'elle, se traînant et rampant dans la poussière du sentier, un être dont, à travers les ténèbres, elle ne distinguait que vaguement la forme, et dont les allures tenaient autant du quadrupède que de la créature humaine.

Alors, frappée à la fois de l'aspect aride et désolé de la campagne, de l'isolement et de la physionomie étrange de ce cabaret, de tous les incidents bizarres par suite desquels elle se trouvait à cette heure, seule avec sa fille, au seuil de cette lugubre demeure, elle entrevit tout à coup, comme on voit un groupe à la lueur d'un éclair, quelque chose d'inexplicable, mais d'horrible, qui l'enveloppait, elle et son enfant.

Et cette ombre vague et indéfinissable qui allait et venait en face d'elle, comme une sentinelle menaçante, prête à bondir sur elle au premier pas qu'elle ferait pour s'éloigner, cette ombre ajoutait encore aux terribles pressentiments qui venaient de la saisir tout à coup.

Un doute, doute affreux, s'offrit à son esprit, où mille choses confuses s'éclairaient coup sur coup.

—Oh ! si cela était ! murmura-t-elle en frissonnant à cette seule pensée.

Et elle s'approcha lentement du fiacre arrêté au milieu du sentier.

Une fois là elle se baissa, regarda la place qu'occupaient les roues et reconnut que le sol, en cet endroit, était parfaitement uni.

Alors, se relevant brusquement et portant la main à son front comme si le sang y eût afflué tout à coup :

—C'est faux, balbutia-t-elle, le fiacre n'est pas embourbé, ces hommes nous trompent, nous sommes tombées dans un piège.

Elle ajouta d'une voix éteinte et en s'appuyant au brancard de la voiture, car elle fléchissait sur ses jambes :

—Nous sommes perdues !

Alors sa terreur alla jusqu'au vertige, et ce fut avec une mortelle angoisse qu'elle se demanda ce qu'elle devait faire.

Rester, c'était attendre le colonel Beck, c'est-à-dire la mort, une mort horrible, que celui-ci discutait à cette heure avec ses complices.

Fuir, c'était attirer sur elle et sur sa fille cette espèce de monstre qui les couvait du regard, et dont l'attaque seule pouvait causer la mort de son enfant.

Elle était là, immobile, sur le seuil du cabaret, atterrée, tremblante, se sentant perdue et demandant au ciel une inspiration, quand un bruit effroyable, parti de l'intérieur du cabaret, vint glacer son sang dans ses veines.

—Maman ! qu'est-ce que c'est que cela ? murmura la jeune fille en se collant contre sa mère.

Celle-ci ne put répondre.

Elle se pencha en avant et écouta.

Le bruit semblait venir des profondeurs du sol.

C'étaient des cris, des blasphèmes, des hurlements, quelque chose d'inférieur comme un groupe de damnés enlacés l'un à l'autre, et se déchirant des ongles et des dents.

Pâle, tremblante, folle de terreur, la malheureuse femme étreignait son front dans sa main, cherchant une lueur de raison dans sa tête bouleversée, comprenant qu'il fallait prendre une résolution immédiate si elle voulait sauver sa fille et elle-même, et se répétant machinalement, sans même comprendre le sens de ses paroles :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?

En ce moment, une main se posa sur son épaule.

Elle se retourna et jeta un cri aigu.

C'était l'ombre qu'elle avait vue rôder jusque-là autour.

C'était une femme.